2e Année. — N. 72 DEUX RONDS Du Dimanche 20 au 27 Septembre 1896

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS France { Un an ..... 6 f » Six mois..... 3 » Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur { Un an ..... 8 f » Six mois..... 4 » Trois mois..... 2 »

Où sont les traîtres ?

LA TORTURE EN ESPAGNE

LA CRISE DES SOUS ÉTRANGERS

Réflecs d'un Gniaff

OU SONT LES TRAITRES ?

Ils en font des chichis, les quotidiens, avec le youpin Dreyfus.

Mince de bouzan !

« Il est évadé... Il est pas évadé !... S'évadera... s'évadera pas ! »

C'est la rengaine de tous ces jours-ci.

Les bons bougres se souviennent : le youpin Dreyfus est un galonnard, patriote jusqu'au bout des orteils, qui, gratte-papier au ministère de la guerre, maquignonnait des secrets de polichinelle qu'on garde précieusement dans cette sale boîte. Il les vendait à l'Allemagne.

Son commerce malpropre prospérait, lorsque, il y a deux ans, on découvrit le pot-aux-roses.

Tout d'abord, on essaya d'étouffer le scandale.

Primo, parce que le youpin Dreyfus avait des complices dans la haute ;

Deuxièmo, parce que la gouvernance qui joue de la guitare patriotique sans y couper, simplement pour embobiner le populo, ne voulait pas qu'il soit dit qu'un capitaine peut trahir.

Il n'y eut pas mèche ! Pour paraître bien informés, quelques quotidiens débinèrent les fricottages du galonné, et, bon gré mal gré, la gouvernance dut le faire passer en conseil de guerre.

Si un simple troubade avait eu à répondre de la centième partie des trahisons de Dreyfus, il n'en aurait pas été quitte à moins de douze balles dans la peau.

Comme il s'agisssait d'un capitaine, ça se passa en douceur : le jean-foutre s'en tira avec de la déportation et on l'expédia à Cayenne.

Là, le traître se la coule douce. C'est décidément un bidard !

Au lieu d'être fiehu au régime des pauvres bougres qu'on envoie au bagne ; au lieu de le mettre sous la coupe de la chiourme, au lieu de lui faire souffrir la faim et endurer tous les raffinements de torture qu'on fait subir aux condamnés ordinaires, on soigne l'animal, on le cajole, on l'entoure de chatteries. Il a plusieurs larbins à ses ordres, pris parmi les forçats ; en outre, il est escorté d'une demi-douzaine de gardiens qui, à son égard, ont plutôt des allures d'ordonnances que de garde-chiourmes.

D'ailleurs, pour bien se rendre compte des petits soins que les grosses légumes ont pour ce merle, il suffit de savoir que son entretien et sa conservation reviennent à cinquante mille francs par an.

Qu'on ne s'y trompe pas, bon dieu ! Je ne trouve pas mauvais qu'on ensoleille un brin l'existence de Dreyfus. Fichtre non !

Seulement, j'aimerais qu'il y ait un brin de compensation et qu'à côté du luxe qu'on procure à ce bourgeois que la cupidité a rendu traître, on octroie aux malheureux que la misère et le mauvais état social ont conduit au bagne et aussi à ceux qui sont victimes de leurs convictions, tels les forçats anarchistes, une vie moins abominable que celle qu'on leur fait pâtir.

—o—

Dreyfus est un grand criminel.

On sait ça.

A preuve, c'est qu'annuellement il coûte au populo de France une cinquantaine de mille francs.

Un député ne nous coûte que 12,000 balles ; d'où on peut conclure, en conservant les proportions, que Dreyfus vaut au moins quatre bouffe-galette.

C'est déjà gentil.

En réalité, qu'a-t-il fait ?

Il a bazardé à l'Allemagne des paperasses dont on exagère bougrement l'importance : des plans de mobilisation, des recettes d'explosifs, des fusils Lebel, des canons perfectionnés..... Pour ne pas nous tromper, supposons qu'il a livré toutes les herbes de la Saint-Jean guerrière.

La belle foutaise ! Il faut être gobeurs comme l'est le populo pour nous laisser emberlificoter par ces histoires de secrets espatrouillants. Par le temps qui court, il n'y a pas de secrets. C'est si vrai qu'aux grandes manœuvres, où pourtant on essaie et on pratique tous les fameux secrets en question, on invite au spectacle une trifouillée de galonnards étrangers.

D'ailleurs, pour bien se convaincre que tout ça c'est de la fumisterie, il n'y a qu'à se souvenir du bateau monté par Badingue avec ses sacrées mitrailleuses. Ces maudits moulins à café devaient faire merveille ! Aussi prenait-on une kyrielle de précautions pour soustraire ces pucelles aux regards indiscrets. On ne les baladait qu'enveloppées d'une chemise fermée par tous les bouts, de même que les mamans précautionneuses imposent les pantalons sans fentes à leurs progénitures trop évaporées.

Qand vint la guerre, il fallut en rabattre ! On s'aperçut alors que les allemands avaient des mitrailleuses supérieures à celles de Badingue.

Et les moulins à café français furent inutiles sur les champs de bataille de la guerre extérieure ; leur supériorité ne s'étala que pour mitrailler les communards. Rien de plus simple : il s'agissait d'opérer à bout portant.

A bien voir, les mitrailleuses n'avaient été construites que pour cette maudite besogne, — et elles l'ont remplie aux souhaits des crapulards de la haute.

C'est kif-kif bourriquot pour le fusil Lebel dont aujourd'hui on fait tant d'épates. Cette clarinette est un sale outil qui ne peut servir qu'à canarder le populo. On l'a vu à Fourmies !

Mais, s'il s'agissait de se massacrer entre armées, le Lebel ne résisterait pas huit jours. Avant une semaine il serait déclanché, inutilisable, bon à foutre à la ferraille.

Ce que je dis des flingots peut s'affirmer de n'importe quel engin meurtrier. Ainsi, quoi de plus rigolboche que les vaisseaux de guerre ? Y en a pas un qui puisse faire des galipètes en pleine mer. Ils sont tous tellement mal construits que c'est de la cochonnerie pure.

Et pour tout ça, chaque année nous finançons des centaines de millions ! La gouvernance nous barbotte des sommes fantastiques et les gaspille sans profit pour personne.

Quoique ça, ne nous plaignons pas que les armements sont mauvais ; comme leur unique raison d'être est de nous tenir en respect, ils ne seront jamais trop camelottés.

Tachons seulement de saisir le pourquoi du gaspillage monstre dont nous sommes victimes : fourrons-nous bien dans le siphon que si les grosses légumes nous soutirent des centaines et des centaines de millions chaque année, c'est tout bonnement pour mieux nous maintenir sous leur coupe, grâce

à la détresse où nous réduisent les formidables impôts, qu'il nous faut casquer.

—o—

Voilà une trahison plus crapuleuse que celle de Dreyfus!

Les charognards qui s'en rendent coupables ne passent pourtant pas en conseil de guerre.

Ils font gober au bon populo qu'en l'écorchant vif ils travaillent dans son intérêt; ils nous emberlificottent avec leurs boniments dorés et font juste le contraire de ce qu'ils disent. Toujours ils ont plein la bouche de mots aussi sonores que creux : Patrie,... progrès,... développement national,... et ci et ça!

La « patrie » c'est leur porte-monnaie qui s'enfle d'autant plus que le nôtre se vide;

Le « progrès » c'est le perfectionnement de l'exploitation humaine et de l'enrégimentement des travailleurs;

Le « développement national » c'est la satisfaction de toutes leurs passions, de leurs vices, — aussi bien des plus crapuleux que des plus mesquins.

Que nous nous esquintions à la peine, que la misère nous enserre de plus en plus, ça ne fait rien à la chose : pourvu que les chameaucrates aient les tripes pleines, c'est toujours du « développement national. »

Que vient-on nous cramponner avec le Dreyfus?

Que sont ses mesquines trahisons vis à vis de la trahison que pratiquent continuellement à notre égard ses complices de la gouvernance?

De la gnognotte et de la couille en bâtons!

Et qu'on n'objecte pas qu'entre Dreyfus et les grosses légumes qui nous dirigent il n'y a rien de commun.

Foutre si!

Primo, on ne l'a condamné qu'à regret; deuxièmo, ne sait-on pas qu'il a des complices et des protecteurs dans les régions les plus hautes de la gouvernance?

Toute cette racaille doit être mise dans le même sac : les uns et les autres sont des patriotes, — de bons et excellents patriotes qui vivent de ce qu'ils appellent la patrie comme la vermine sur le pauvre monde.

La trahison est leur élément d'existence, et c'est pour mieux nous trahir qu'ils font ronfler les RR du patrrriotisme.

Nous ne verrons la fin de cette dégoûtation que lorsque le populo se décidera à vivre pour lui-même, au lieu de se crever à la peine pour engraisser ces bandits.

Le père Peinard.

LES DERNIÈRES IDOLES

La rage patriotique fait déborder le système d'égouts collecteurs qu'on appelle la presse française.

Au seul nom du tsar ou de Dreyfus, d'étranges bouillonnements se produisent dans ces artères de la pensée nationale.

S'il s'agit du pendeur de toutes les Russies, la joie, l'enthousiasme écument comme du champagne, et c'est le délire des soulographies prochaines qui soulève tous les cœurs — le nôtre aussi; mais de dégoût.

Mais que par hasard il soit question de Dreyfus, comme ces jours derniers où le bruit courait de son évasion, et vous verrez la couleur de la bile patriotique : c'est du propre.

Examinons un peu le cas de ce youtre.

Il parait qu'il a vendu des secrets intéressant la défense nationale, des plans de mobilisation et autres bricoles. Encore faudrait-il savoir la valeur de ces choses et peut-être qu'au fond elles ne valaient pas quatre sous.

Un plan de mobilisation, ça ne fonctionne jamais, pas même en grandes manœuvres, et en temps de guerre, cela sert tout juste à envoyer des foultitudes de soldats *à l'endroit où il ne faut pas*. Rappelez-vous les plans de 1870, le plan de Trochu, et les plans du Tonkin et ceux de Madagascar — quelle était leur valeur?

On a vendu les plans de mobilisation, la belle affaire!

Vous en ferez d'autres, Messieurs de la guerre, puisque c'est votre métier de préparer les égorgements. Vous dépensez assez de papier, d'encre, de buvards et de ronds de fauteuil pour bâcler en douce un pareil turbin. Le malheur n'est pas que ces plans aient été vendus, c'est que vous en prépariez d'autres, car vous ne nous en ferez pas grâce, et vos bureaux ne vont pas être supprimés parcequ'on en a surpris les secrets de Polichinelle.

Si Dreyfus, en vendant quelques maudites paperasses, avait pu rendre la guerre impossible ou même en retarder l'échéance, toutes les mères de France devraient s'en réjouir, à la pensée que leurs petits seront encore épargnés pour un temps. Mais ce n'est par le cas et ce bougre-là reste de votre bande, car, tout en contrariant votre organisation, il n'a pas donné le moindre coup de canif dans le contrat de la guerre. Il a tiré profit de sa situation, comme vous le faites tous, mais avec plus de cynisme: ce n'est pas un anti-patriote et un internationaliste, non pas! Sa traîtrise comme vous dites était parente de votre folie; il trahissait *la patrie* comme vos ministres de la marine faisant construire des bateaux qui vont sous l'eau, parce qu'ils sont trop chargés de pots-de-vin; il la trahissait comme vous quand vous prêtez l'argent français aux Russes et aux Chinois, du temps que vos compatriotes crèvent la faim; il la trahissait comme les financiers, comme tous les bourgeois égoïstes et jouisseurs qui se moquent de l'intérêt général dès que leur intérêt particulier l'emporte de cent sous.

Ne faites donc pas les vertueux; nous savons de quoi vous êtes capables. Assez de comédie, vous êtes tous des traîtres à l'humanité et vous avez livré « la veuve et l'orphelin » pour employer le langage de vos avocats sensiblards.

—o—

La condamnation, la dégradation, la transportation de Dreyfus, tout ça c'est du battage, et l'on se demande pourquoi tous les journaux sont furieux à la seule pensée que *leur capitaine* puisse s'évader de l'îlot où ils l'ont caserné.

Que Dreyfus s'évade ou qu'il meure sous le soleil que nos gouvernants ignobles réservent aux anarchistes, cela est sans aucune importance pour cette fameuse défense de la patrie.

Avec Dreyfus ou sans Dreyfus la brillante armée française n'en sera pas moins dissoute, éparpillée, et son million d'esclaves rendus à la vie libre. Pour cela il ne sera pas besoin d'une nouvelle brossée allemande ou russe. Croyez-vous qu'en cas de guerre les idées de liberté et d'humanité n'ont pas fait assez de progrès des deux côtés de la frontière pour qu'on voie ces armées formidables se débander? Croyez-vous que ces hommes ne refuseront pas de tirer sur d'autres hommes? Ce qui se passe en Espagne où les soldats refusent de marcher et désertent, ce qui se passait en Italie récemment où les femmes désarmaient la troupe devrait vous mettre la puce à l'oreille. Croyez-vous que ça ne pourrait pas se reproduire sur toute la ligne, en France et en Allemagne?

Allez, les boucheries humaines ont fait leur temps!

Encore quelques années de paix, et la rage patriotique deviendra de plus en plus bénigne et ridicule. Les patriotes quand même, les généraux vieillis par l'absinthe, les soldats abrutis par la caserne et tout le sacré fourbi de ce culte abominable que l'on rend à la Patrie, idole barbouillée de sang, oui, camarades, espérons-le, cela tombera sous le ridicule; et c'est justement ce que les patriotes redoutent. Voilà pourquoi ils ont fait tant de simagrées avec ce capitaine d'état-major qui *faisait ses besoins* dans le temple de l'idole barbare, comme un ratichon qui se soûle avec le vin de la messe. Ils l'ont dégradé et ils ont grincé des dents devant le haussement d'épaules de Dreyfus voyant tomber ses trois francs cinquante de passementerie. Pourquoi? Parce que c'était un blasphème à leur fétichisme; parce que leur grand mot, leur dernier espoir, c'est : *Ne touchez pas à la Patrie.* Ils ne pardonneront donc jamais à Dreyfus, car ils ont peur de la trahison et cependant la trahison les guette. Maintenant ils affectent de se montrer très sévères avec lui, ce qui n'empêchera pas le type de filer à l'anglaise ou à l'américaine un de ces jours, car « il est au sac. » Et en se montrant si hargneux ils n'ont qu'un but, celui de nous faire croire à la justice, autre monstruosité de leur conception. Mais dans le fond de leur conscience ils savent bien que la justice n'existe pas, qu'elle ne peut pas exister; et s'ils étaient francs ils n'en parleraient jamais de cette fameuse justice immanente, car le jour où elle montrerait le bout de son nez, ce serait pour eux la fin du monde.

Bafouillage d'un Poulard Lyonnais

Comme le camarade Pouget allait prendre le train pour déguerpir de Lyon, il a vu voltiger à terre un chiffon de papier qui semblait bougrement louche. Il l'a ramassé et l'a lu. C'était farci de jérémiades d'un policier attelé à sa poursuite. Pour que les bons bougres se fassent une idée des gaietés du sale métier de roussin, voici le flanche en question, — préalablement désinfecté avec tous les antiseptiques indispensables :

« Zut! mauvaise nouvelle, on nous annonce l'arrivée à Lyon de Pouget. Vous savez, celui qui édite *La Sociale*, un canard que j'ai dans le nez, car il nous crosse salement; y pas de choses désagréables qu'on imprime sur nous dans cette feuille. On nous y traite de roussins, de bourriques, de racailles, de pestailles, de purulents malpropres, de détritus humains, ... j'en passe et des plus corsés!

Vous admettrez que c'est pas gentil.

Je sais bien que certains prétendent que c'est à nous de faire autre chose ... En ce qui me concerne, à la caserne, j'ai attrapé le dégoût du travail; quand mon temps a été fini j'ai cherché à vivre à rien foutre, mes galons de sous-off m'ont facilité l'admission à la boîte, — je me suis pas fait prier.

Mais, c'est pas tout ça. On m'annonce que, demain matin, je suis de corvée : il me faudra avant six heures, être à la maison où perche Pouget. Dès qu'il sortira, il faudra s'attacher à ses semelles et ne pas le perdre de l'œil; où qu'il aille, nous devrons le pister.

Je dis « nous » car nous ne serons pas seuls : nous serons une petite demi-douzaine.

. . . . . .

Ben vrai, si tous les jours on avait à courser un animal comme ce Pouget, j'aurais vite donné ma démission. J'aimerais mieux faire n'importe quoi que policier ... Et dire que je suis entré à la boîte parce que je cherchais un métier de feignasse. Quelle déception!

A six heures du matin on était à poirotter sur le quai.

Quand notre homme est descendu il s'est mis à filer aussi vite que le vent. Bondieu, quel compas! Il faut presque s'appuyer un pas gymnastique pour le suivre. Au bout de deux heures de cette corvée, je suis en nage et je souffle comme un phoque.

Voilà un filature cotonneuse!

Enfin, il est midi..... Lui, va boulotter, tranquillement, les pieds sous la table..... Nous, il nous faut continuer à faire le pied de grue, à la porte..... Tout ce qu'on peut se permettre c'est d'aller au comptoir à côté boire un pot et casser une croûte.

Songez donc, s'il nous glissait entre les doigts, quel savon!

Justement, le voici qui sort. Allons, houste, trottons à ses trousses.

A le filer nous perdons des affaires : voici deux marchands d'allumettes de contrebande qu'on chippe en train de faire leur truc. Ce qu'on aurait de plaisir à les arrêter... Y a pas mèche, il nous faut les laisser!

Ce matin aussi, on a raté un autre coup : en passant dans le marché nous avons paumé une vieille qui chipait un poulet... Au lieu de la conduire en prison il a fallu se contenter de lui faire lâcher la volaille...

Ah, voici notre homme qui se rentre, s'il pouvait rester chez lui un moment afin de nous laisser reposer un brin.

Nous voici installés sur le banc qui est en face de sa porte; on a le dos au soleil, — il vaut mieux ça que de la gelée.

Ah bien, il nous laisse reposer! Il y a presque 4 heures d'horloge qu'il est rentré..... La peau du dos nous cuit autant que si nous étions sur le gril.

Il est six heures... Le voici qui sort; il va à la poste, de là à la gare... Et il galope! Nous n'en pouvons plus...

Et maintenant, où diable nous conduit-il? Hors barrière, en pleine campagne... Il va passer la soirée chez des amis, tandis que nous la passerons dans la rue.

Dans de ce quartier perdu, y a pas d'établissement où nous puissions nous installer. On va se passer de boulotter! c'est d'autant plus cramponnant que nous percevons des éclats de rire.

Ils partent de là où est notre homme. C'est peut-être de notre fiole qu'ils se fichent.....

Minuit,... rien de neuf!

Minuit et demi,... rien encore!

Nous faudrait-il coucher dehors?

Non, notre gibier descend, il rentre à Lyon...

allons, allongeons nos guibolles, car il va vite.

Il est près de deux heures du matin quand nous le couchons.... Attendons,... s'il allait ressortir ? Ce serait une sale histoire.

Il a toujours de la lumière. Que fiche-t-il? Il ne dormira donc pas.

Ouf! Il souffle la camoufle. Dans cinq minutes, s'il n'est pas redescendu on pourra radiner à la boîte.

. . . . . .

Et dire que demain la corvée infernale recommencera!

Si je plaquais le métier ... »

—o—

A quoi rime tout ce déploiement de police ? A rien!

La gouvernance veut prouver qu'elle a de la poigne et savoir par le menu ce que fait tel ou tel.

Et elle n'arrive qu'à se couvrir de ridicule!

Le camarade Pouget n'a rien à cacher de ses agissements, — aussi s'est-il moqué de l'idiote surveillance dont il était l'objet.

Les premiers moments, une filature si insistante vous chauffe les tempes, mais à la réflexion on se calme : c'est si bête que le mieux est d'en rire!

On y gagne un peu plus de dégoût pour le régime social actuel et on aspire avec plus d'intensité à aider à l'éclosion d'une société où les hypocrisies et l'exploitation humaine n'auront plus de raison d'être.

Et où, par conséquent, seront inconnus capitalos et maquereaux, gouvernants et policiers.

Le Grand Charnier

De même que les vautours suivent les armées à la trace, de même les capitalos s'amènent aux trousses des envahisseurs.

On le voit à Madagascar : une chiée de fricotteurs de la finance, exécrables bandits qui dévideraient les boyaux de père et mère s'ils savaient les vendre vingt sous l'aune se sont abattus sur l'île.

Le dernier en date, un jean-foutre nommé Coriolis s'est fait adjuger la construction de tous les chemins de fer de l'île. Avant lui d'autres avaient accaparé les terres, tandis que certains, fichant le grappin sur les mines s'en faisait octroyer l'exploitation.

L'île a été mise en coupe réglée, aussi les Malgaches y ont trouvé un sacré cheveu.

Quand l'invasion commença, les quotidiens français n'avaient pas assez d'insultes à baver sur les naturels du pays ; ils les traitaient constamment de lâches et leurs faisaient honte de fuir, kif-kif des lapins, devant les truffards français.

Si les chieurs d'encre qui pondaient ces bafouillages avaient conservé la faculté de raisonner, ils auraient fait les morts.

En effet, ils auraient compris que si les malgaches refusaient de se battre, c'était non par lâcheté mais par indifférence : être gouvernés par une reine qui chique du tabac en carotte ou par les envahisseurs français qui fument des londrès — ils s'en fichaient!

A vue de nez, ça leur semblait bonnet blanc et blanc bonnet.

Les malgaches ne furent pas longs à revenir de leur erreur : quand ils assistèrent au pillage et à la dévastation de leur patelin, ils changèrent d'avis. Ils comprirent alors que, si atroce que soit un gouvernement autochtone, supposer que des envahisseurs seront plus doux que lui et animés de meilleures intentions est un mauvais raisonnement. Et ça se comprend : outre leur férocité naturelle, les envahisseurs s'inspirent forcément de la charognerie du gouvernement qui est leur victime.

C'est ce qui est arrivé à Madagascar ; les français y ont été et y sont plus brutes que des brutes. Ils ont pillé, violé, égorgé à tire-larigot !

Aussi, maintenant, on commence à apercevoir la conséquence de leurs crimes : l'île est à feu et à sang, l'insurrection bat son plein d'un bord à l'autre.

Désormais, ce n'est plus la gouvernance qui active la résistance; la reine et tous ses larbins se sont mis du côté du manche, — c'est-à-dire du côté de la France. Les aristos malgaches, de même que les soldats, font cause commune avec les envahisseurs.

De l'autre côté, bataillant pour l'indépendance, et tenant seul tête aux troubades, français et hovas, il n'y a que le populo.

Et fichtre, ce peuple qu'on disait un ramassis de lâches fait preuve de bougrement d'héroïsme. Il faudra le saigner aux quatre veines pour l'abattre.

C'est dire qu'une prochaine expédition sera nécessaire avant peu.

Or donc, les mères, préparez vos habits de deuil!

—o—

Si seulement on n'envoyait là-bas que des volontaires, il n'y aurait que demi-mal.

Hélas, ce n'est pas le cas! C'est au hasard de la fourchette que sont raflés les soldats désignés pour aller crever dans ce patelin infernal.

Quels qu'ils soient, robustes au aztèques, têtes brûlées ou andouilles ficelées, — tous sont messieurs les bons! Pour ce qu'on en veut faire, on ne regarde pas à la qualité, — la quantité suffit!

En entretenant, toujours et toujours, les guerres coloniales, les grosses légumes n'ont qu'un but : dégraisser la société actuelle d'une surabondance de pauvres bougres, et en les poussant au charnier, travailler d'une sinistre façon à la solution de la question sociale.

—o—

Cinquante fois pour une *La Sociale* a dit et redit comment sont traités les soldats français dans la grande île.

Une fois de plus ne sera pas du luxe, puisque malgré toute l'horreur du tableau le populo ne perd pas patience.

Voici la babillarde d'un troufion. — oh, ce n'est pas un grincheux! — ce n'est qu'un rengagé.... Aussi, certains en conclurent-ils qu'il n'a que ce qu'il mérite.

Peut-être seront-ils un peu trop rigoristes.

Toujours est-il, écoutons le :

« J'ai quitté Tananarive le 29 mai avec ma compagnie, pour commencer dans le Sud une série d'opérations contre de nombreuses bandes révoltées qui désolent cette contrée.

« Jamais, depuis bientôt huit ans que je suis dans l'armée, je n'ai été dans une misère aussi grande que depuis deux mois. Pas au point de vue de l'argent, j'en ai, mais il ne sert à rien, puisqu'il n'y a rien que du riz et de l'eau, et encore!

« Quelle eau, grand Dieu!!! Voilà deux mois que nous n'avons pas mangé un morceau de pain, que nous n'avons pas bu une goutte de vin; c'est le désert, c'est-à-dire rien, rien que la misère noire.

« Je n'ai plus de tabac depuis vingt-cinq jours, et quelle privation! On ne peut pas s'en faire une idée.

« Aucune communication avec Tananarive, ni aucun autre point, nous vivons sur le pays, et il n'y a, je te l'ai dit, que du riz, de l'eau et de la viande de buffle.

« Il faudrait voir les hommes de ma compagnie, en ce moment tu dirais une armée de mendiants : plus d'effets, plus de souliers, rien que des loques.

« Oh! l'administration française, tout ce beau rouage administratif que l'Europe nous envie; quelle sinécure!

« Je ne suis pas mieux vêtu que les autres et du reste les officiers sont comme moi. J'ai une paire de souliers, c'est-à-dire cela a été dans le temps une paire de souliers; mais maintenant il ne reste que le haut, il y a longtemps que la semelle est restée accrochée à tous les cailloux du chemin, aussi je marche sur la peau des pieds... »

Vous me direz : « Y a pas de mal!... Fallait pas qu'il y aille... »

C'est beau et facile à dire. Malheureusement, dans la sacrée cochonne de société actuelle, on se laisse aller à subir une quantité innombrable d'anicroches, dont on se passerait avec plaisir.

On doit toujours plaindre un pauvre bougre à qui il arrive des avaros, — malgré que les apparences soient contre lui, — car il n'est qu'une victime irresponsable du milieu bourgeois où nous croupissons tous.

—o—

Voici maintenant le son d'une autre cloche ; c'est un pauvre fêlé qui, de Madagascar, écrit à ses parents.

Cette niguedouille est de l'avis du navigateur qui tenait le phoque pour un animal très méchant, par cela seul qu'il se défend quand on l'attaque.

Ecoutez l'andouillard :

« La révolte est au nord et au sud de Tananarive, presque aux portes de la ville. Il y a aussi quelques troubles dans l'est.

« L'armée des insurgés, composée presque exclusivement de Fahavalos, est forte de 5,000 hommes.

« On croit que le mot d'ordre vient de Tananarive, mais on n'est pas fixé là-dessus.

« Les Hovas sont faux, hypocrites ; *ils ne cèdent que devant la force... Ceux qui croient qu'ils acceptent avec joie la domination de la France sont dans l'erreur. Je crois fort qu'ils travaillent en-dessous pour recouvrer leur indépendance...* »

Oh, les méchants hovas ! Faut-il qu'ils aient l'esprit biscornu pour ne pas saisir tout ce qu'a de champêtre l'invasion française !

C'est y rien de voir ses récoltes brûlées ; ses champs dévastés d'abord, et accaparés ensuite par les envahisseurs ?

Décidément, ils sont de la même famille que les phoques.

Et le troubade français qui gueule après eux parce qu'ils ne veulent pas se laisser saigner sans rouspéter, n'est que de la famille des loufoques.

Que dirait-il, s'il était à leur place et si c'était des prussiens, — vous savez, ces méchants prussiens ! — qui vinssent lui faire subir les crapuleries qu'il commet sur les Hovas ?

Il gueulerait à la barbarie.

Faut-il en conclure que ce qui est atroce et barbare, accompli par des allemands, devient une action honorable, si des français ont perpétré la chose ?

Voici mieux : les chefs de cette pochetée soupçonnaient un officier hova qui a été deux ans à l'école de Saint-Maixent, d'être de connivence avec les insurgés. Voici ce que firent ces galonnards :

« Il fut invité à un rendez-vous par le lieutenant Mitard, de l'infanterie de marine, qui avait été son camarade d'école. Il s'y rendit, et là, deux officiers français se saisirent de sa personne. »

Hein, voilà qui va relever le prestige de l'uniforme français !

Les culottes de peau qui prétendent considérer la traîtrise comme la honte des hontes seraient bougrement bien venues de nous expliquer quelle différence il y a entre une trahison et le piège tendu par ce camarade d'école à son ex-copain ?

—o—

De tout cela, que conclure ?

C'est que, partout, le militarisme est semblable à lui-même.

Et on est obligé de se poser la question :

Quand donc les peuples seront-ils guéris de ce choléra ?

De Bric et de Broc

Il en pleut ! — C'est des ronds-de-cuir, gratte-papiers, larbins d'administration, garde-chiourmes et pestailles qu'il est question.

Plus on va, plus nous avons de ces parasites à nourrir.

Ainsi, à Toulon, en 1883, les recettes communales s'élevèrent à 2.224.000 francs; en 1896, ce budget s'élève à 2.302.000 francs, soit une augmentation de recettes de 78.000 francs.

D'autre part, en 1883, les divers employés municipaux palpaient au total 392.000 francs d'appointements; en 1896 on leur verse 607.000 francs, ce qui fait 215.000 francs d'augmentation.

Donc, pour amener une augmentation de recettes de 78.000 francs on a créé 215 000 francs d'impôts nouveau.

Comme équilibre de recettes et de dépenses on pourrait trouver mieux!

Mais, étonnez-vous donc en présence de cet accroissement continuel du parasitisme que le bien-être n'augmente pas pour le populo, malgré les progrès industriels : au fur et à mesure qu'une modification entraînant une diminution de travail s'accomplit, on crée un employé pour

gaspiller le bénef de la modification. De la sorte, toujours et quand même, le populo se fouille!

Et il en sera ainsi, tant que nous ne nous résoudrons pas à faire nos affaires nous-mêmes et à vivre sans exploiteurs et sans gouvernants.

Hospitalité républicaine. — Trois anarchistes belges ont été arrêtés à Paris, porte de Flandre; ils ont été cueillis, sans rime ni raison, simplement parce qu'ils sont anarchistes.

On les a fichus au Dépôt et de là conduits à la frontière suisse.

La république bourgeoise ne cesse donc pas d'être crapuleuse.

Y a de la baisse! — Oh oui, y a bougrement de la baisse dans le patriotisme.

Si les jeunes gens vont à la caserne ce n'est pas par plaisir, c'est parce qu'ils ne savent comment s'y prendre pour s'y soustraire.

D'ailleurs, plus on va et plus augmente le nombre des insoumis.

Ainsi, rien que pour Paris, d'après le relevé trimestriel fait par la gendarmerie, le nombre des conscrits qui ont, pour une cause quelconque, maille à partir avec la justice militaire, s'élève pour le gouvernement militaire de Paris, exactement au chiffre de 3.972.

C'est déjà pas mal! mais que serait-ce s'il y en avait trois ou quatre fois plus? Les pandores et les roussins qui, actuellement, n'arrivent plus à arrêter les réfractaires n'auraient plus qu'à se coucher et à dire :

« Ils sont trop! »

Les sous étrangers

Il semble que la gouvernance va arriver à ses fins : elle veut nous forcer à n'user pour nos transactions que des sous de sa fabrication, — et nous avons l'air de plier l'échine et de nous soumettre à sa volonté.

Cette question des sous étrangers est très simple. En peu de mots, voici de quoi il retourne : l'Etat nous fournit, pour nos transactions, des rondelles de métal qu'il nous vend deux ronds pièce. Comme, pour l'instant, il n'y a moyen de rien se procurer sans avoir la braise à la main, nous en passons par là : nous acceptons de confiance le billon que nous coule la gouvernance, et il circule sans que personne s'occupe de sa valeur intrinsèque.

Turellement, l'Etat nous vole. Il n'y a pas à s'en étonner, il est coutumier du fait : c'est son métier! Ce qu'il nous fait payer deux sous, ne vaut en réalité que quelques centimes.

Tant que l'Etat a été assez roublard pour conserver intact son monopole et empêcher ainsi la concurrence, ses rondelles de cuivre ont roulé sans anicroches, avec la valeur qu'il leur a attribué.

Un jour est venu où des malins ont acheté à l'étranger, à très bon compte, des rondelles de même calibre que celles dont nous usons. Ils nous les ont apporté, nous les avons trouvé semblables à celles que nous fournissent nos dirigeants et nous les leur avons acheté au tarif : deux sous!

Le seul roulé dans cette opération, c'est l'Etat : il y perd son bénéfice. Mais aussi, pourquoi se laisse-t-il empiler? Il n'avait qu'à fermer ses frontières plus sérieusement qu'il ne fait. Ce n'est pas les larbins qui lui manquent.

En ce qui nous concerne, nous n'avons pas à nous occuper d'où vient la monnaie de cuivre; on nous a assez dit que « l'argent n'a pas d'odeur », par conséquent, que les sous nous soient fournis par l'Etat ou par de simples particuliers, c'est le cadet de nos soucis. Cet échange de marchandises contre des rondelles de métal est une affaire de confiance. Nous pourrions opérer aussi facilement avec des boutons de culotte ou des boules de gomme que nous nous repasserions entre nous, toujours pour la valeur qu'on leur prêterait.

Or donc, n'étant en rien intéressés à la querelle qui s'élève entre l'Etat et les marchands de sous étrangers, nous aurions dû ne tenir aucun compte des interdictions de la gouvernance : nous aurions dû continuer à nous passer et à nous repasser tout le billon qui peut nous tomber dans les pattes, sans nous préoccuper des différences d'effigie.

Nous n'avons malheureusement pas eu assez d'esprit d'indépendance et d'initiative pour agir ainsi et continuer notre train-train coutumier; moutonniers en diable, il a suffi que les dirigeants mettent leur veto sur les monnaies étrangères pour que nous refusions de nous en servir.

Alors, nous voyant si bonnes poires, l'Etat a poussé ses exigences à l'absurde : de prime abord il s'était borné d'interdire à ses employés de recevoir les sous étrangers; là, il semblait agir en vertu du précepte qui dit que charbonnier est maître chez lui; étant le patron, il ne voulait pas qu'on lui fourre des sous d'une autre fabrication que la sienne.

Par contre, il nous laissait la latitude d'accepter ou de refuser le billon mis par lui à l'index. De fait, de quel droit pouvait-il nous empêcher d'encaisser des sous de n'importe quelle fabrication?

On est toujours libre — du moins il semble qu'il en doive être ainsi, — d'objecter à ce crampon d'Etat, kif-kif la femme de Sganarelle : « Et si j'aime à être battue, moi! Quèque ça peut vous foutre? »

Mais voici que cette liberté de transaction, ce maudit Etat prétend nous l'enlever : quand il a vu avec quelle platitude, dans certaines régions de France, on a obéi à ses ordres, il s'est enhardi et a tout osé.

Maintenant, il nous autorise encore bien à recevoir le billon de toute catégorie, mais il nous interdit de le repasser à nos voisins.

Comme crapulerie, c'est réussi! Voilà ce que c'est que de ne pas résister aux injonctions des fripouilles de la haute : quand on fait deux pas en arrière, ces bandits en profitent pour foncer sur nous et nous culbuter.

Aujourd'hui, la police se permet de chaparder dans les gares les colis de sous qu'elle y peut découvrir. Et, naturellement, elle ne fait aucune distinction entre les sous qui sont envoyés en paiement par un acheteur au vendeur et ceux qui pourraient être trimballés par des malins qui veulent en faire commerce.

On saisit tout!

C'est de la volerie pure. Ça n'a pas d'autre nom!

—o—

Comme de juste, dans tout ce fourbi, c'est le populo qui va trinquer.

Aucun commerçant ne voulant plus recevoir le billon étranger, puisqu'on le lui filoute dans les gares, quand il effectue des paiements, cette mitraille va nous rester pour compte.

Pourtant, si nous avons en notre possession des sous qui ne sont pas à l'effigie de la gouvernaille, c'est à elle la faute.

Pourquoi leur a-t-elle laissé passer la frontière?

Or donc, puisqu'il y a négligence de sa part, n'est-il pas évident que s'il y a une perte à endurer, c'est elle qui doit la subir?

Tralala! La gouvernance ne l'entend pas de cette oreille. Bien loin de supporter la moindre perte, elle s'aligne pour profiter de la crise qu'elle a créée en interdisant la circulation des sous étrangers.

Son système est aussi pratique que crapuleux : elle va barbotter les sous qui font concurrence à sa monnaie, partout où elle les dénichera. Et dam, elle oubliera de les rendre!

Puis, elle va nous vendre, en douce, à deux ronds pièce, de la monnaie frappée à la gueule républicaine, pour remplacer celle qu'elle nous aura chapardée.

Vous le voyez, les camarades, l'opération ne peut-être, ni plus pratique ni plus crapuleuse.

En un mot, la gouvernance nous vendra de la main gauche ce qu'elle nous aura volé de la main droite.

Déjà, dans plusieurs départements, elle a expédiée des fortes sommes de son billon, qu'elle glisse en dur au populo.

Or, comme elle gagne, au bas mot, cinquante pour cent sur les rondelles qu'elle nous fourre, on peut dire que, par cette binaise, elle nous administre un impôt bougrement extraordinaire.

—o—

Le moyen d'éviter cette volerie, c'était de résister aux ordres des grosses légumes. Il fallait n'en faire qu'à sa guise et continuer à recevoir n'importe quels sous, sans s'occuper de leur provenance. S'ils avaient continué à circuler en douceur, il n'y aurait eu aucun anicroche.

Seule, la gouvernance aurait pu y trouver un cheveu, puisque le bénéfice qu'elle prélève sur la fabrication des sous allait à d'autres et non à elle.

Mais, foutre, on ne vit pas pour satisfaire la gouvernaille!

Au contraire nous devrions avoir le nez assez creux pour faire au rebours de ce qu'elle ordonne, — nous nous en trouverions bougrement mieux que de subir ses fantaisies.

Ohé! les Républicains?

Les républicains?.. ça existe-t-il encore dans le pays de France?

Si ça existe, on ne s'en aperçoit guère!

Le tsar vient et, d'un bout à l'autre du patelin, c'est à qui se vautrera, — ça n'a rien de républicain cet aplatissement abject!

Les républicains sont des oiseaux bleus qui, dans les anciens temps, même encore à l'époque ou l'aigle impérial dominait, ont pu vivre et s'ébattre.

Mais, par le temps qui court, le vautour opportunard ne souffre plus d'oiseaux bleus. Donc, s'il reste de ces bestioles, non seulement leur plumage a changé de couleur, mais encore on les a débaptisés. Ils s'appellent « anarchistes » aujourd'hui.

Non, il n'y a plus de républicains!

La preuve, c'est qu'il ne s'est pas élevé une clameur d'indignation quand on a appris que les 17 insurgés arméniens, à qui le sultan a accordé la vie et la liberté, contre la remise de la Banque ottomane, ont été arrêtés à Marseille lors de leur débarquement.

Les riches gas ont été victimes de leur naïveté et du prestige aussi mensonger que fascinateur qu'exerce la France sur les étrangers.

Ils nous croient un peuple libre!

Les révoltés arméniens savent maintenant à quoi s'en tenir : Ils pouvaient débarquer à Athènes ou à Londres et y être reçus en hommes. Ils ont préféré descendre à Marseille — et on les a fichus au clou.

Que va-t-on faire d'eux?

Va-t on les rendre au sultan?

Les ministres de la R. F. en sont capables. Nulle ignominie ne leur répugne.

—o—

Ce n'est pas tous les jours qu'une banque est prise d'assaut, aussi les camarades liront, je pense, avec plaisir, le récit qu'a fait de ce coup de chambard, le docteur Mellier, maire de Blan (Tarn) et médecin sanitaire de la *Gironde* :

Affaire de la Banque ottomane

« Les bâtiments de la Banque ottomane, très solidement construits, affectent la forme d'un vaste quadrilatère. Un portail monumental met en communication la rue qui monte de Galata à Péra, avec une immense cour centrale. A chacun des trois étages, de grandes vérandas sur lesquelles s'ouvrent les divers services.

« Le mercredi 26 août, à une heure et demie (six heures à la turque), deux heures après le commencement des massacres à Psammatias (quartier arménien), 26 Arméniens se sont présentés à la Banque.

« Il y avait là des Kawas, un poste de soldats, des gendarmes. Ils demandent à parler au directeur et entrent dans la cour. Le poste veut les repousser, mais déjà, le revolver au poing, ils se précipitent et cherchent à fermer la porte.

« On fait feu sur eux, deux sont tués sur le coup, cinq hors de combat. Le premier chef tombe; il avait dans sa ceinture deux bombes explosibles qui éclatent, le mutilent horriblement, et sèment la mort autour de lui. Cependant d'autres soldats accourent, la bataille est acharnée, mais, grâce à quelques bombes lancées au plus épais de leurs adversaires, les Arméniens, après une heure et demie de lutte, parviennent à fermer la porte et restent maîtres de la Banque.

« Ils sont dix-sept.

« Cent cinquante-sept employés de toutes nationalités, plus quarante Arméniens qui n'étaient en rien dans le complot, sont enfermés avec eux, rangés sur les vérandas intérieures, atterrés par le tumulte de la bataille.

« Ne craignez rien, crie le chef des vain-
« queurs, Garo, nous ne voulons ni vous faire
« du mal ni toucher à la caisse: mais ne bou-
« gez pas, sans quoi nous avons de la dynamite,
« et nous allons sauter tous ensemble. »

« En effet, ce ne sont ni des voleurs, ni des assassins. Tous les prisonniers ont eu la vie sauve, y compris trois fils de pachas et un secrétaire du sultan surpris dans la bagarre.

« Pas un centime n'a été volé. Sur une table, au rez-de-chaussée, se trouvaient dix mille livres turques en or et une grosse liasse de billets de banque. Ces valeurs ont été apportées par le chef lui-même à l'étage supérieur et mises dans une caisse en présence du sous-directeur.

La caisse principale était restée ouverte; » M. Oboynot, le premier secrétaire, a prié Garo

d'aller la fermer, ce qui a été fait immédiatement.

« Détail curieux : Pour que la porte ne puisse être forcée du dehors, les Arméniens l'ont barricadée avec des sacs de Metjidiès (pièces d'argent semblables à nos pièces de 5 francs.)

« Le récit de cette épopée ne peut être fait en quelques lignes; je me bornerai à dire, sans apprécier, quel en était le but :

« Attirer l'attention de l'Europe sur les malheurs de l'Arménie;

« Effrayer le sultan par un coup d'éclat et obtenir quelques concessions.

« M. Oboynot et le secrétaire du sultan ont été chargés de porter au palais les conditions suivantes :

« 1° Ne pas chercher à reprendre la Banque de vive force;

« 2° Cessation immédiate des massacres dans Constantinople;

« 3° Acceptation par le sultan des revendications soumises aux ambassadeurs de toutes les puissances par les comités arméniens;

« 4° La vie sauve pour ceux qui s'étaient emparés de la Banque.

« Si ces conditions n'étaient pas acceptées, la Banque sauterait avec tout son contenu.

« Vers deux heures du matin, les négociations prenaient fin. Sur les promesses formelles de M. Maximoff, premier drogman de l'ambassade de Russie, de deux aides de camp du sultan et de Sir Edgard, directeur de la Banque, la petite garnison rendait la place, et, gardant ses armes, était conduite sur *le Gulnar*, yacht de sir Edgard. Devant marchait un aide de camp du sultan, porteur d'un drapeau blanc; des deux côtés, la troupe faisait la haie.

« Enfin, le soir à 6 heures, en face de la pointe de Moda, sur la côte d'Asie, *la Gironde*, escortée par *la Flèche*, notre stationnaire, recueillait à son bord ces braves gens, pour les conduire à Marseille.

« Hélas, par les massacres officiels du jeudi, nous avons vu comment le gouvernement turc a tenu la parole donnée. Nous ne cherchons pas à savoir quelle responsabilité incombe aux puissances qui tolèrent de telles horreurs, ou celle assumée par les assaillants : nous nous bornons à constater qu'en pleine capitale, au milieu du jour, dix-sept hommes déterminés, ayant fait le sacrifice de leur vie, sont parvenus à s'emparer de l'établissement financier le plus important de l'empire, s'y sont maintenus pendant treize heures, sans toucher un centime, et ne l'ont rendu qu'après une capitulation des plus honorables pour eux. Ces jeunes gens, ces apôtres, ces héros, ont passé six jours auprès de nous, nous avons pu les juger et les apprécier; officiers et équipage, tous nous les honorons, nous les admirons, nous les aimons. »

—o—

Le docteur Mellier s'étonne que les puissances européennes ne soient pas intervenues avec davantage d'énergie.

Lui aussi est un naïf!

Si les massacres ont continué à Constantinople, — et ils continueront tant que l'empire turc tiendra sur ses quilles, — c'est parce que la Russie et aussi l'Autriche-Hongrie ont intérêt à ce que la situation actuelle soit maintenue.

Surtout la Russie!

L'ours blanc voudrait agripper Constantinople et fiche ses pattes velues sur les belles provinces de cet empire.

Le faire maintenant est scabreux, on attend le moment favorable.

Mais, pour cela, il faut que la situation actuelle reste telle quelle, afin que le jour où la Russie interviendra elle puisse se faire passer aux yeux des peuples opprimés par le Turc pour un messie libérateur.

Au contraire, si demain, la Turquie était démembrée, les peuples redevenus libres — Arméniens et autres — ne se laisseraient pas monter le job par la Russie.

Et voilà pourquoi la France — qui ne manœuvre plus que sous les ordres du tsar — est restée impassible devant les massacres de Constantinople.

C'est pour cela aussi que les révoltés arméniens, à qui le Sultan avait accordé la vie, ont été fichus au clou dès qu'ils ont mis le pied sur le sol républicain.

Ohé, les républicains, êtes-vous tous morts ou panamitards que vous n'avez plus de souffle pour gueuler ?

Conférences de Broussouloux

Le Mans. — Le camarade vient de faire plusieurs conférences dans le patelin. Il a développé les idées libertaires aux applaudissements des assistants.

La dernière conférence a eu lieu à la Bourse du travail; Broussouloux a daubé sur la magistrature et la police et n'a pas non plus oublié les journaleux bourgeois du Mans qui, avec l'inconscience qui caractérise les pleins de truffes, réclament l'arrestation du camarade.

Ces chieurs d'encre ne pouvaient pas mieux s'y prendre pour démontrer qu'ils sont culs et chemise avec la pestaille.

Ils voudraient qu'en fait de journaux le populo ne se paye que leurs éteignoirs et ils ragent de voir que le populo s'éloigne d'eux.

Bast, ils en verront bien d'autres!

Vautour rapace

Saint-Chamond. — Un proprio, c'est plus canulant qu'un boisseau de puces, — chacun sait ça.

Un bon bougre en fait actuellement l'expérience : son grigou de probloc qui voudrait empocher deux fois plutôt qu'une, cherche à le fiche à la porte, — le locato l'a pourtant payé, et a quittance en poche.

Turellement, comme le proprio a dans sa manche la racaille légale, il a des chances d'arriver à ses fins.

Reste à savoir si le locato voudra se laisser faire ?

Quand on n'est pas disposé à courber l'échine sous les avanies, y a toujours mèchede s'en tirer par la tangente.

Justement, le bon bougre en question n'est pas de la pâte dont on fait les tourtes. Aussi, qu'a-t-il imaginé ?

Il a déménagé tout ce qu'il a de potable et n'a laissé dans la cambuse qu'un vieux lit de fer et une paillasse ne valant pas cinq sous à eux deux.

Conséquemment, le vautour sera obligé de dépenser environ 80 balles pour faire expulser son locato.

Toutefois, si le probloc n'était pas une rosse indécrottable et un gourdiflot numéro un, il pourrait s'éviter à peu près la moitié de la dépense.

Plutôt que de carmer sa belle braise aux recors, il irait trouver son locato et lui dirait : « Faisons une cotte mal taillée; déménagez et je vous aboule quarante francs, ça me fera autant de bénef..... »

De la sorte, chacun des deux y trouverait son compte.

Au contraire, si le probloc s'entête dans sa rosserie, c'est lui qui sera le dindon : s'il va trouver les huissiers il devra carmer jusqu'au bout et connaîtra ainsi les revers de la médaille propriétarienne.

Il n'aura que ce qu'il mérite!

Et il serait à souhaiter que les locatos s'alignent en douceur pour acculer leurs proprios à de semblables situations.

C'est ça qui serait rupin si, par toutes sortes de manigances, on leur inculquait le dégoût métier de probloc.

Ça aiderait aux affaires de la Sociale!

Bagnes et vacheries patronales

Un bon bougre de Chalon-sur-Saône nous adresse la tartine suivante :

Chalon-s.-Saône — S'il est un patelin dégueulasse, c'est foutre bien celui-ci. Les crapules bourgeoises tiennent le haut du pavé et, ce qui est malheureux, c'est qu'une séquelle de jeunes gas qui pourraient faire des lurons d'attaque sont gonflés de préjugés et n'aspirent qu'à devenir bourgeois eux-mêmes.

En somme, c'est pas trop de leur faute. Ici, y a des grandes boîtes de nouveautés, confections et autres camelottes. Dans les unes, faut subir un régime comme à la caserne : on boulotte maigrement, tous en chœur, au réfectoire, et faut rentrer le soir à 10 heures.

Dans d'autres, c'est plus bath, on va à la messe et aux vêpres le dimanche, et on chante au lutrin.

Quant aux autres employés, ceux qui ont des appointements leur permettant de vivre assez largement, ils sont plus crapules que les bourgeois eux-mêmes. Le soir, au café, dans la fumée des pipes et la vapeur des bocks, on discutaille tant et plus sur des questions de trouduculerie, quand on ne déblatère pas sur les anarchos.

Je connais un mossieu, lors de la catastrophe de Monteau-les-Mines, il y a une vingtaine de mois, qui fut navré. Ses premières paroles en apprenant l'accident furent celles-ci : « Nom de dieu ! ça va faire baisser les actions. »

J'en connais une trifouillée d'autres qui font de l'esprit sur les copains. Dans un restaurant chic, un mossieu, ivre comme trente-six bourriques, boulottait une salade tellement pimentée que ça lui emportait la gueule : Faut-être anarchiste, pour boulotter ça, bavait le type. Et ses camarades de rigoler, — trouvant ça très drôle.

Pauvres jean-fesse ! C'est malheureux d'entendre des pauvres bougres raisonner ainsi.

Quant aux prolos, y sont encore pires. Ils organisent des sociétés de gymnastique : « Union et Patrie, » des sociétés de tir, et des sociétés de joûteurs.

Vraiment, on dirait, dans ce patelin, qu'ils sont heureux comme des coq-en-pâte.

Ils le sont foutre pas, car y a des usines, telle la tuilerie, où les pauvres bougres gagnent trente-trois sous par jour et où il faut que les gosses, pour y entrer, aient fait leur première communion. De la verrerie, j'aime mieux pas en parler : c'est un enfer. Au chantier du Bateau de-fer, y a pas de crapuleries que l'on ne fasse pas à un type chouette d'allures. Dans les usines de métallurgie c'est kif-kif. Y a une charogne d'une de ces boîtes qui s'est retirée des affaires; elle vit grassement, a une belle maison à la cambrousse et un yacht à vapeur. Elle a gagné honnêtement sa fortune en exploitant des gosses lesquels, sous prétexte d'apprentissage, travaillaient trois ans pour la peau, et qui étaient jetés à la rue ensuite.

Et les confectionneurs, ceux qui font des chemises ou des casquettes ! Là, ça bat son plein, la crapulerie. Y a le truc des machines à coudre ou des *formes*. Les bonnes bougresses qui se sont fait grugées par ces crapulards me comprendront. Je n'ai pas besoin de m'étendre davantage sur ce sujet.

Cré vingt dieux, y en a de la besogne pour décrasser tous les ciboulots des pauvres bougres — et puis y en aurait pas tant que je me l'imagine si des bons bougres délurés s'infiltraient un peu partout. Y a bien quèques copains, mais,... que veux-tu !... Ils mettent carrément les pieds dans le plat, alors qu'il faut prendre l'ouvrier par ses intérêts, lui montrer où est le mal, lui expliquer en douceur le remède, et l'amener progressivement à en faire un révolutionnaire.

Insère ma tartine si tu veux, nom de dieu, tant pis si elle ne te plaît pas, mais je crois, foutre, que si on était plus terre à terre, si on rêvait moins d'avenir, qu'on songe davantage au présent, qu'on s'élève chaque fois qu'une injustice se commet dans les ateliers, qu'on apprenne aux exploités qu'ils n'ont qu'à montrer les dents à l'exploiteur pour que celui-ci capitule, y aurait plus beaucoup de révoltés en ce pays d'esclavage et de pourriture.

Dernièrement, un honnête patron confiseur, sachant que les sous étrangers ne vaudraient plus rien, fit la paye de ses prolos, rien qu'en rondelles de cuivre, deux jours à l'avance.

Les prolos ont bien groumé, — mais pas tant que ça, de crainte d'être balancés. Ce qui ne m'empêche pas de dire que le patron est une crapule puisqu'il s'est muni à l'avance d'une grande quantité de billon afin de spéculer sur ses prolos.

Mossieu le patron confiseur a la conscience aussi pure que celle d'un loupiot qui vient de naître, mais nom de dieu, si un gosse allait s'aviser de lui chiper un cornet de dragées cassées, il gueulerait bien haut qu'il faut le triomphe de la justice.

Ils sont tous plus ou moins charognards, vois-tu, mais faut bien espérer qu'un jour les prolos serreront les poings et que tout ça changera d'allures.

Je te serre la louche

X.

Angers. — Les gourdées du patelin ne sachant plus comment s'y prendre pour emboucaner les copains ont trouvé un autre moyen au fond de leur ciboulot. Ils s'en prennent aux compagnes, pensant qu'ils leur foutront la trouille.

Un bon bougre ayant eu à sortir dimanche matin, fut tout épaté, en rentrant chez lui, d'apprendre qu'un sergot était venu à sa turne et avait obligé sa compagne à le suivre.

Soucieux de santé, le bon bougre arrosa préalablement le sol avec du phénol, fit brûler du sucre, après quoi il eût connaissance de ce qui suit :

— Madame une telle, jappe le sergot.

— C'est moi.

— Vous allez m'emboîter le pas, illico.

— Je regrette, mon enfant est très mal et, en ce moment, j'attends le docteur.

— Je m'en fous, vous allez me suivre ou je vais chercher d'autres agents.

La bonne bougresse le suivit donc, pas fière pour un sou de ce que les voisins pouvaient la voir en aussi dégueulasse compagnie.

Arrivée chez le quart-d'œil du quartier, elle trouva ce dernier en tête-à-tête avec une espèce de peigne-cul qui, soi-disant, exerce la profession d'instituteur. Le joli merle en la voyant ouvrit son bec :

— Ah, vous voilà, sale femme, femme de mauvaise vie, vous n'êtes seulement pas mariée... c'est un bordel chez vous... vous avez voulu tuer ma femme!

La bonne bougresse en était comme une tomate; elle répondit :

— Votre femme?... mais je ne la connais pas et, du reste, je la connaîtrais que je ne voudrais pas y toucher.

— Si, si, avec un balai.

Grand épatement de la copine qui envoie rebondir ce merdailleux personnage. Mais l'autre, ayant appris son vilain rôle, débagoulait :

— Vous n'êtes tant seulement pas mariée et vous vous permettez de porter le nom de l'individu avec lequel vous vivez. La loi, m'entendez, la loâ ne permet pas ça!...

— La loi? quèque ça me fout à moi.

La dessus le quart d'œil, à son tour, ouvrit son égout, recommandant à la chouette bougresse de se tenir à carreau, qu'on l'avait à l'œil, ainsi que son mari, et patati et patata.

La copine voyant que ces deux oiseaux de vilain augure n'avaient rien de sérieux à lui communiquer, leur tira sa plus belle révérence et se tirefiûta, les laissant se consoler de leur four dans une verrée d'absinthe.

Le quart d'œil n'est pas embarrassé pour si peu, d'autant plus qu'il recommencera ses tracasseries en compagnie de l'ex-pion, maintenant policier, qui s'est fait chasser d'une institution pour brutalités envers les gosses.

Crapule, va!

Marche en avant

Nantes. — Encore un peu et dans les syndicats, la politique aura été fichue complétement au rancard.

Le camarade Hamon a fait une conférence samedi, rendant compte de son mandat comme délégué au Congrès de Londres. Les collectos n'ont pas bronché; ils se sont gardés de rien dire contre l'argumentation du conférencier. C'était le mieux qu'ils eussent à faire.

D'autre part, le journal de la fédération des mouleurs qui, jusqu'ici, n'avait été qu'allemaniste, prend carrément une allure anti-parlementaire et vient aux idées libertaires.

Voilà qui est bon signe.

La cuite du commissaire

Toulon. — La localité est dotée depuis quelques mois d'un fonctionnaire doué d'un zèle intempestif; c'est, dit-on, un homme à poigne, capable d'exécuter servilement tous les ordres du pouvoir central.

Il paraît que le mossieu a été journaliste. En ce cas, c'est en allant à la maison du bord de l'eau, pêcher les articles injurieux ou les infamies que la rousse désire répandre contre ceux qui la gênent, qu'il a fait son apprentissage de policier.

Aujourd'hui, il a troqué sa plume contre un casse-tête et le voilà commissaire central à Toulon. Il ne vaut ni plus ni moins que ses copains en mouchardage, aussi serait-il inutile de parler de lui si un sacré scandale ne venait de le mettre en vedette.

Voici les faits qu'a racontés un conseiller à une des dernières séances du conseil municipal :

Le matin même, à la première heure, une voiture s'arrêtait rue Aufan, au Mourillon; elle était chargée de deux poivrots et d'une demoiselle passablement émêchée.

L'un des soulauds descendit de la calèche avec bougrement de difficultés car l'équilibre lui était difficile à garder. C'était l'illustre commissaire.

Tout en zigzaguant, il s'enquilla dans une maison voisine du poste de police.

— Tu te trompes! lui gueula l'ami, qui semblait un peu moins chaviré.

— Je me trompe jamais! bava le roussin en pénétrant dans la maison qui abrite un ménage de prolos; la femme était encore couchée et le mari était sorti pour aller chez le boulanger.

Quel malheur! Il a perdu là une riche occase d'épousseter le dos du quart-d'œil avec l'éventail à bourrique qu'il tient en permanence derrière la porte.

L'intrus n'y voyant pas clair frotta une allumette.

— Que voulez-vous ? lui demanda la ménagère.

— Il est rigolot, ce poste!... Y a des casseroles...

Puis, s'apercevant de sa bourde, il décanilla en battant les murs, — sans prendre la peine de s'excuser. Il se dirigea alors vers le poste, à côté et y fit un fouan du diable : il engueula les sergots et les fit lever du lit de camp où ils roupillaient.

— Tiens, vous avez un joli bedon, vous!... Et en disant ça, il tapait sur le ventre à un des flicards; puis, le trimballant dans la rue, il l'exhiba à son ami et à la gotton.

Reluquez-moi ce ventre... ça, c'est un agent qu'a de la conduite!...

Y avait pas d'erreur : la cuite du commissaire était fameuse!

Aussi, le conseiller cipal qui racontait l'histoire a demandé au maire ce qu'il pensait faire en face de ce scandale.

Et mossieu le maire a répondu qu'en pareille circonstance on commence par ouvrir une enquête.

Habituellement, on la ferme ensuite, — sans résultats!

Dans le cas actuel, le mieux qui pourrait arriver aux socialos du conseil cipal qui reconnaissent qu'il faut un gouvernement c'est qu'on leur fourre un quart-d'œil encore plus bourrique.

Les mauvais curés ont fait plus pour détruire dans l'esprit du peuple l'idée de religion que tous les raisonnements des philosophes. Des policiers du tonneau de celui qui nous occupe nous aident trop, par leurs extravagances, à détruire le principe d'autorité, — donc, qu'on les laisse faire leurs frasques,... en attendant qu'on les fasse empailler!

Avaros maritimes

Toulon tient décidément le record desa varos:

Une explosion vient encore d'avoir lieu à l'école de pyrotechnie de la marine; deux artificiers, libérables dans quelques jours, ont été victimes.

Une enquête, faite à la six-quat'-deux par le galonnard directeur de l'école a démontré que l'explosion est imputable aux deux victimes.

Ça doit être d'autant plus exact que les artificiers étant morts, ils ne peuvent protester.

A rapprocher de la conclusion de cette enquête la décision rendue par le conseil de guerre maritime dans l'affaire du torpilleur *Audacieux*, qui a plongé pour de bon, à la suite d'un abordage, en face de la Corse, au cours des grandes manœuvres navales.

Pour les besoins de la cause, le conseil de guerre a transformé en mer houleuse une mer calme; il a seulement oublié d'expliquer comment, malgré la *mer houleuse*, le petit canot en toile des torpilleurs, dit « canot berthon » a fait avec la plus grande facilité le va-et-vient entre le torpilleur *Audacieux* et le cuirassé *Sfax* qui se trouvait le plus rapproché du lieu de l'accident.

La *mer houleuse* en question a servi à dégager la responsabilité du commandant du *Sfax* et de l'amiral Gervais, car les débats ont établi que l'on a mis deux heures pour élonger une remorque entre le cuirassé et le torpilleur dont on n'avait pas *tamponné* les blessures et qui s'obstinait à ne pas couler à pic; il s'y est enfin décidé.

Le commandant de *l'Audacieux* a été acquitté, — comme de juste. En plus, le conseil de guerre lui a passé de la pommade et l'a félicité de son dévouement. C'est le cas de répéter avec La Fontaine :

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir

Bast! L'argent réparera tout cela; les poches du populo ne sont pas encore à sec.

On fera construire un nouveau torpilleur et quelques sous effaceront le sang des malheureuses victimes.

Enfer Social

Montceau-les-mines. — Depuis quelques jours les gueules noires sentaient des gouttes d'eau brulantes leur tomber sur le corps, dans les galeries du puits Saint-Louis.

Comme ils ont le flair et qu'ils connaissent la mine, ils savaient que c'était signe de grabuge et qu'il y avait danger pour leur peau.

N'importe, ils descendaient quand même! Il faut vivre,... en attendant la mort.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs jours, quand l'incendie s'est déclaré carrément que les ingénieurs se sont décidés à faire suspendre le travail.

Que faisait donc l'illustre et honorable mossieu Patin ? Lui, qui a tant de flair, il aurait dû sentir l'incendie.

Angleterre. — Il se mijote là-bas la plus formidable grève qu'on aura encore jamais vu : une grève internationale des dockers et autres ouvriers maritimes des deux mondes qui englobera près de deux millions de grévistes.

Deux millions, c'est quelque chose, nom de dieu!

Deux millions de bons bougres regardant dans le blanc des yeux, les quelques douzaines de capitalos qui les empêchent de bouffer à leur faim, — ça peut aller loin, pourvu que les grévistes ne soient pas assez jobards pour se rouler les pouces et attendre que les pains de quatre livres leur tombent du ciel.

Les anglais ont pris l'initiative de ce gigantesque mouvement qu'aucune frontière n'arrêtera et ils se décarcassent pour arriver aux meilleurs résultats.

Déjà, depuis quelques semaines, des orateurs anglais font de l'agitation en Belgique, au grand port d'Anvers; la gouvernance belge a fichu au clou et expulsé plusieurs d'entre eux, mais ce n'est pas ça qui va enrayer le mouvement! Le gouvernement de Popol en sera pour ses frais de crapulerie.

Et les dockers des ports de France, ne vont-ils pas, eux aussi, prendre part à cette grève formidable? Il n'y parait pas, car jusqu'ici on ne les voit guère se grouiller.

Quoique ça, quand ils verront qu'aux quatre coins de la boule ronde leurs copains de travail font du raffut, il est probable qu'ils auront honte de leur apathie.

—o—

Si les dockers avaient le nez creux, au lieu de réclamer une simple augmentation de salaire, ils exigeraient que les machines à décharger qui, plus on ira, leur couperont les bras, fonctionnent au profit du populo et non au bénef des capitalos.

Et alors on n'assisterait pas à de tristes spectacles tel que celui qu'on a vu aux docks de Limerick, en Irlande : les dockers se trouvant privés de travail, par suite de l'installation de machines à décharger le blé, ont demandé à être admis au workhouse de la ville.

L'autorisation a été accordée à deux cents d'entre eux; ils se sont rendus au workhouse suivis par un millier de personnes. Leurs femmes et leurs enfants les ont accompagnés jusqu'à la porte de l'établissement.

« Ce triste incident n'a donné lieu à aucun désordre! » affirment les journaux bourgeois.

Voilà qui ne fait foutre pas honneur à ces malheureux prolos!

Les pauvres diables sont maintenant au dépôt de mendicité. C'est un asile momentané,... mais ce n'est pas une solution à leur sort désastreux.

Lorsque, fatigués de leur donner une maigre pitance, en retour de l'effilochage des cordages goudronnés, les grosses légumes les ficheront à la rue, que feront les pauvres dockers?

Se résoudront-ils à mourir de faim, assis au pied des montagnes de blé que déchargent les machines?

Quoi qu'il en soit, ils devront prendre une résolution! Leur séjour au workhouse n'aura fait que retarder cette nécessité.

Espagne. — Les quotidiens racontent des histoires à dormir debout sur un « complot anarchiste » qui aurait eu pour conséquence l'explosion de la rue Cambios, à Barcelone.

Voici ces racontars :

« La plupart des auteurs et complices sont en prison. Il résulte de leurs déclarations que l'auteur principal est un marseillais nommé Thomas Ascheri-Jesatti, âgé de vingt-sept ans. Il possède plusieurs langues et il est très instruit; sa figure est sympathique. Il a pour complices directs les nommés Molas, Noguès, Callis, plus 67 anarchistes qui, dans une réu-

nion, décidèrent l'attentat et en préparèrent l'exécution. Ascheri, dans une réunion à la brasserie Bisbal, fit une collecte pour l'achat d'explosifs et recueillit 750 pesetas,

« A la première procession du *Corpus*, les conjurés, avec leur bombes, allèrent se placer au coin d'une rue dans un débit. La procession passa, mais les bombes ne furent pas lancées.

« Quelques jours après, Molas et Noguès étaient assis sur un banc de la promenade : Ascheri passa, les appela « lâches » parce qu'ils n'avaient pas lancé les bombes et il déclara qu'il s'engageait à en lancer une sans aucun préambule.

« Le dimanche d'après, ils se réunirent chez Noguès où ils chargèrent la bombe que Thomas Ascheri emporta ; il alla au coin de la rue Cambios. Quand l'ostensoir passa, le public s'agenouilla ; Ascheri, pensant que les autorités passaient aussi, alluma la mèche avec son cigare et lança la bombe à la hauteur d'un mètre. Il se dirigea vers la place Palacio, d'où il entendit la détonation.

«Tous les complices ont fait des aveux. »

Quel ramassis de bourdes !

A qui a-t-on fait gober cette histoire de collecte, faite en pleine brasserie, pour ainsi dire en public, sous le prétexte d'acheter des explosifs ?

La dernière phrase nous donne la clef du mystère ! « *Tous les complices ont fait des aveux ! ?*

Cela signifie qu'on a fait subir aux malheureux prisonniers d'atroces tortures et, qu'à bout de courage, ils ont avoué tout ce qu'on a voulu.

Le supplice habituel est le régime de la morue salée : le patient ne reçoit comme nourriture que de la morue excessivement salée et pour lui fiche le feu au ventre, on lui supprime tout liquide. Pas d'eau, rien !.... Les bourreaux surveillent leur victime et lorsque la soif affole le malheureux, on le conduit chez le juge d'instruction qui lui montre une carafe remplie d'eau et lui dit :

— Parle et tu boiras !

Un autre supplice, atrocement barbare aussi, est celui qu'on appliqua à Cerezuela, un des fusillés de 1894 : nu comme un ver le torturé était d'abord mis à une sorte de crapaudine ; puis, les bourreaux prenaient un roseau qu'ils avaient au préalable fendu entre deux nœuds, en laissant intacts les deux nœuds, ils introduisaient les parties sexuelles du patient dans cette fente où elles se trouvaient d'abord serrées comme dans un étau et ensuite mises en sang par les fibres du roseau qui, par frottement, sciait la peau.

Pour raffiner le supplice, les bourreaux faisaient tourner le roseau, de façon à meurtrir les chairs et à porter la douleur au paroxysme !

Quand on est victime de telles atrocités, il n'y a pas d'aveu qu'à un moment donné l'on ne fasse, — on avoue n'importe quoi, on éjacule les plus fantastiques complots, — simplement pour se soustraire, au moins un instant, au supplice.

Convocations

Paris. — Les *Naturiens* se réunissent tous les mardis, à 9 heures du soir, café Bourg, 52, rue des Abbesses.

— Les *Libertaires du XV^e^* se réunissent tous les vendredis et dimanches chez le bistrot situé à l'angle des rues du Commerce et du Théâtre.

Vendredi, réunion d'études ; dimanche soirée familiale précédée d'une causerie par un camarade.

— Les *Egaux du XVII^e^*, — Tous les mercredis à 8 h 1/2 du soir, chez le bistrot, 40, rue Laugier, causerie sur un sujet déterminé.

Dimanche, 20 septembre, balade à Puteaux ; on se réunira chez Beaumont, marchand de vins, Rond-Point des Bergères, 3, avenue de Saint-Germain.

Tous les copains sont invités.

Mercredi, 23 courant, on discutera : *Les différentes formes du salariat*.

— Les camarades des X^e^ et XI^e^ arrondissements se réunissent le jeudi et le dimanche à 8 h. 1/2 du soir, 93, faubourg du Temple, au 1^er^ étage.

Causerie par un camarade :

Saint-Denis. — Les copains se rencontrent tous les jeudis soirs de 7 heures 1/2 à 10 heures dans le square, près du kiosque, pour lire, causer et discuter en plein air.

Lyon. — Le dépositaire pour Lyon, des *Temps nouveaux*, de *La Sociale*, et des brochures libertaires, est le camarade Mazoyer, 106, rue Mazenod ; il porte à domicile.

Bordeaux — Samedi, 19 Septembre, à 8 h 1/2 du soir, au débit de la *Fraternité*, rue Causserouge, causerie faite par deux camarades :

Collectiviste ou anarchiste?

De l'influence Napoléonienne sur le mouvement socialiste.

Troyes. — Tous les camarades sont convoqués pour le dimanche 20 septembre, à 10 h. du matin, au café Nolot, salle du premier étage.

Organisation de la conférence.

Vu l'importance de la question, nous espérons que les camarades seront nombreux.

Lille — Les camarades sont invités à se réunir dimanche à 4 h. de l'après-midi au local des mouleurs, 4, rue du Plat.

Causerie sur la misère et ses causes.

Les camarades des environs sont spécialement invités.

Chalon-sur-Saône — Samedi, 3 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, au Salon du Colisée, soirée familiale organisée par *Les Amis de la Liberté*, au bénéfice de la propagande libertaire.

A 8 h. 1/2, conférence par le camarade Henri Dhorr ; sujet traité : La société future.

A 9 h. 1/2, concert ; à 11 heures, bal de nuit. Cotisation : 0,50 centimes.

Dijon. — Camarades, ne serait-il pas temps de secouer l'apathie qui nous gagne ? Nous sommes entourés de compagnons de travail et par notre torpeur nous les laissons croupir dans les préjugés que leur a inculqué la bourgeoisie. Il y a énormément à faire dans notre ville et au lieu de faire de vigoureux efforts pour éclairer la masse, nous restons dans notre coquille, ayant l'air de supposer que le progrès s'accomplit tout seul.

Il n'en est rien ! Ce n'est que par notre activité et notre incessante énergie que nous préparerons l'éclosion de la société libertaire. Pénétrons nous de cela et ne restons pas inactifs.

A cet effet, les camarades sont invités à se réunir dimanche, à 3 heures de l'après-midi, chez Colot, cafetier, 66, rue Monge.

Nous espérons que cet appel sera entendu et que les camarades viendront nombreux ; nou. nous occuperons de la propagande en général et plus particulièrement des moyens d'aider à la naissance de LA CLAMEUR.

Lille — Dimanche 20 courant, 9 h. du matin chez le copain Sauvage, 153, rue de Wazemme, causeries par un camarade :

«Organisation d'une conférence ;

«Formation de groupes.»

Tous les camarades sont invités.

Roubaix — Les *Libertaires du Pil* proposent aux camarades de Roubaix de tenir une réunion générale tous les mois . Chaque groupe respectif rendra compte de la somme qu'il a en caisse.

Par ce moyen, *Les Libertaires du Pil*, croient donner satisfaction aux camarades de Lille au sujet de la Fédération.

Les Libertaires du Pil font savoir au groupe *Les Forçats* de Lille qu'ils se rendront à leur local le dimanche 3 octobre à 2 h. 1/2 de l'après-midi, en face de la gare de Roubaix.

Les camarades de Roubaix sont invités à venir en plus grand nombre possible.

Amiens — Tous ceux qui s'intéressent à la question sociale sont invités à venir la discuter tous les dimanches, à 5 heures de l'après-midi, chez Edmond, rue Basse des Tanneurs.

Les Libertaires d'amiens organisent une soirée familiale pour le dimanche 4 octobre, salle Cardon, 11, rue Cardon.

Troyes — Dimanche, 27 Septembre, à 2 heures de l'après-midi, au cirque Plège, concert-conférence organisé par la chambre syndicale des Rebrousseurs.

La conférence sera faite par le camarade Fernand Pelloutier qui traitera du *Syndicat dans l'évolution sociale*.

Prix d'entrée : 0, 30 cent.

Reims — Les camarades qui comprennent le bien fondé de nos idées et qui voudraient en voir la vulgarisation sont invités à se réunir tous les samedis, à 8 h 1/2 du soir, salle Darsonval, rue des Romains.

Le Chambon . — Tous les lecteurs de la *Sociale*, des *Temps Nouveaux* et du *Libertaire* sont invités à se rendre le troisième dimanche du mois, à la buvette Franchon, rue Limousin-Dekourt, en allant au moulin, à deux heures de l'après-midi.

Dimanche, 21 septembre, première réunion .

Causerie par le camarade Dumas.

Nîmes. — Les Libertaires et ceux qui s'intéressent à la question sociale se réunissent tous les samedis au café Chaptal, 13, boulevard Gambetta.

Cette. — Tous les jeudis et tous les samedis, les camarades se rencontrent au café-debit Isoir.

Amiens. — Les réunions du Groupe sociologique et littéraire, auront lieu tous les mercredis à 8 heures et demie du soir au local habituel.

Toulon. — Les camarades se réunissent le jeudi, samedi et dimanche, à 8 h. 1/2 du soir, au bar de l'Industrie, 100, cours Lafayette.

Roubaix. — Les *Indomptables de Fontenoy* font appel aux libertaires pour fonder dans chaque quartier un groupe d'études sociales à fin de discuter les moyens de lutter contre nos ennemis politiques et d'établir une société purement libertaire et égalitaire.

Nous faisons appel à tous les socialistes conscients pour discuter avec nous.

Exemple à suivre

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal .....

.....

Abonnement à servir à .....

.....

pour ..... *mois.*

CONDOM, PHOTOGRAPHE, 3, AVENUE THIERS, LYON

Petite Poste

B. Annonay. — K. Tacoma. — D. Montluçon. — B. Brassac-les-Mines. — O. Toulon. — J. Chalon-sur-Saône. — V. St-Claude. — E. Cette. — L. G. Charleroi. — V. Reims. — F. Lille. — K. Angoulême. — M. Rennes. — B. Agen. — L. Montceau-les-Mines. — H. Angers. — D. Lille, reçu réglements, merci.

— Joséphine étant à Paris depuis une vingtaine de jours prie le camarade C. de faire connaître son adresse aux bureaux de *La Sociale*.

F. et V. à Lille. — Il n'y a absolument rien de vrai quant à l'arrestation du camarade ; il se porte à merveille et respire à pleins poumons l'air de la campluche.

G. R. Paris. — Je ne puis vous donner des tuyaux sur le silence de vos camarades. Adressez-vous au *Libertaire* ; je pense qu'on vous renseignera mieux que moi, car depuis leur départ de Paris, je n'ai pas eu de leurs nouvelles. A. G.

Les souscriptions, faute de place, seront insérées au prochain numéro.

Le gérant : C. FAVIER.

Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

N° 72 **LA SOCIALE**, paraît le Dimanche 20 Septembre 1896

L'arrivée du Tsar

— Montez chez nous, petit père, nous serons bien co... quettes !...